

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France

VARIÉTÉS

LITTÉRAIRES

Réimpression de l'édition de Paris, 1804.

FRANÇOIS ARNAUD
JEAN-BAPTISTE SUARD

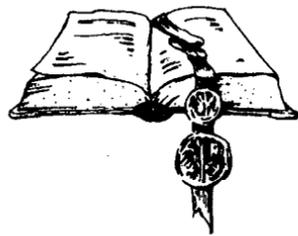
VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

OU

Recueil de Pièces, tant originales que
traduites, concernant la Philosophie
la Littérature et les Arts

Nouvelle édition, corrigée et augmentée

TOME II



SLATKINE REPRINTS
GENÈVE
1969

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

NOUVELLE TRADUCTION**DU DIALOGUE DE LUCIEN,****INTITULÉ****JUPITER LE TRAGIQUE;****AVEC DES RÉFLEXIONS SUR LA TRADUCTION DE
CET AUTEUR PAR D'ABLANCOURT.**

Ceux qui n'ont vu Lucien qu'à travers la traduction que nous en avons, ne le connoissent que très - imparfaitement. Les éloges qu'on a donnés au style de d'Ablancourt, et sur-tout la manière dont a parlé de ses versions le plus sévère et le plus judicieux critique qu'ait eu notre littérature, ont fait croire que ses infidélités tournoient à l'avantage du texte, et qu'il n'abandonnoit de temps en temps ses modèles que pour leur prêter plus de charmes. Mais remontez jusqu'aux sources, lisez Lucien dans sa langue, et vous verrez que les libertés que le traducteur s'est données et qu'il a jugées si nécessaires, nous privent d'une infinité de finesses,

de beautés et d'agrémens que sans doute il n'a pas sentis, puisqu'il ne les a pas rendus.

Avant que d'Ablancourt entreprît de faire passer dans sa langue les commentaires de César, les dialogues de Lucien, etc., nous n'avions encore qu'une traduction estimable; c'étoit celle de Quinte-Curce donnée par Vaugelas, et qui coûta vingt ans de travail à ce patient académicien. D'Ablancourt mit dans ses versions plus d'aisance, de vie et de grace qu'on n'en remarquoit dans celle de Vaugelas. C'en fut assez pour exciter les applaudissemens des gens de lettres de son temps, qui pensoient avec raison qu'un des meilleurs moyens d'étendre les connoissances d'une nation et de rectifier ses idées, étoit de travailler à perfectionner sa langue. On étoit cependant encore bien éloigné de connoître en quoi consiste l'harmonie et l'ame du style français. Pour prouver ce que nous avançons, il nous suffira de citer le commencement de l'épître que d'Ablancourt a mise à la tête de sa traduction (1).

« *Comme* les choses retournent à leur prin-
» cipe, et finissent ordinairement par où elles
» ont commencé, il étoit juste de consacrer la

(1) Elle est adressée à M. Conrart.

» fin de mes traductions à celui qui en avoit
» eu les prémices ; *et* Minucius Félix ayant
» donné naissance à notre amitié , Lucien en
» devoit faire comme l'accomplissement ; *d'ail-*
» *leurs* il falloit mettre au frontispice de cet
» ouvrage un nom qui bannît toute la mauvaise
» opinion *que* l'on en pourroit avoir , *et que* le
» libertinage de cet auteur fût effacé par la vertu
» de M. Conrart. *Ajoutez à cela* que ce livre
» ne pouvoit paroître en public sous d'autres
» auspices que de celui de qui les soins ont tant
» contribué à sa production , *et de qui* les bons
» avis font maintenant qu'il se montre au jour
» en un état plus parfait. Ce n'est *donc* pas tant
» ici un présent qu'un acte de reconnoissance
» intéressée , *puisqu'elle* mendie la protection
» de celui qu'elle reconnoît pour son bienfai-
» teur ; *et véritablement* , Monsieur , *puisque*
» c'est vous principalement qui m'avez fait en-
» treprendre cette version , vous devez avoir
» part au blâme ou à la louange qui en peut
» revenir ; outre qu'*elle* trouvera assez de mons-
» tres à combattre , pour chercher un protec-
» teur. *Mais* , etc. » Et quelques lignes après ,
» Suidas veut que LUCIEN ait été déchiré par
» les chiens ; *mais* c'est apparemment une ca-
» lomnie pour se venger de ce qu'il n'a pas

» épargné dans ses railleries les premiers chré-
» tiens, non plus que les autres ; *toutefois ce*
» qu'il en dit se peut rapporter, à mon avis, à
» leur charité et à leur simplicité, *qui est plutôt*
» une louange qu'une injure : *joint* qu'on ne
» doit pas attendre d'un païen l'éloge du chris-
» tianisme ».

Qui supporteroit aujourd'hui cette manière d'écrire ? Elle étoit cependant modelée sur celle de l'antiquité ; on croyoit avoir rendu la diction bien périodique, parce qu'on y avoit transporté toutes ces particules conjonctives et quelquefois purement harmoniques qui donnent tant de grace à l'élocution grecque ou latine. On ne voyoit pas que dans les langues anciennes, où chaque syllabe avoit une valeur déterminée et connue, ces formules mettoient dans la phrase plus de nombre et d'harmonie, en même temps qu'elles servoient à lier les mouvemens marqués et sensibles qu'elle recevoit de l'inversion ; et qu'au contraire dans la nôtre, qui n'a ni les libertés de l'inversion, ni les avantages d'une prosodie fixe, elles ne faisoient qu'embarrasser et appesantir le style. C'est en partie la privation de ces différentes ressources, si nombreuses dans les langues grecque et latine, qui a rendu très-pénible et très-difficile l'art de bien écrire

en français. Mais si l'oreille y a perdu beaucoup, l'esprit y a peut-être gagné; il a fallu renfermer plus de choses en un moindre nombre de mots, arranger ses pensées et présenter leur enchaînement avec plus de clarté et de précision; exposer les idées principales de manière à faire naître les idées intermédiaires et accessoires, sans avoir besoin de les énoncer. En un mot, chez toutes les nations étrangères cultivées, on trouve de bons écrivains qui n'ont eu d'autre mérite que celui de la correction et de l'élégance, au lieu que dans notre langue, qui dit un grand écrivain, dit nécessairement un très-bon auteur (1). Mais revenons à Lucien.

Un homme de lettres, déjà très-avantageusement connu par des ouvrages ingénieux et bien écrits, a essayé de rendre à cet agréable auteur les finesses et les graces que lui a fait perdre d'Ablancourt. Il en a déjà traduit plusieurs dialogues qu'il nous a communiqués. Nous nous bornerons à publier le suivant, en invitant nos lecteurs à comparer cette nouvelle version, soit avec celle de d'Ablancourt, soit avec le texte même. A.

(1) Nous prenons ici ce mot dans sa vraie signification.

JUPITER LE TRAGIQUE,

DIALOGUE DE LUCIEN.

Mercur. — Jupiter, quelles sont donc les pensées qui vous occupent ? Je vous vois vous promenant et parlant tout seul, le visage altéré et le regard fixe comme un philosophe. Faites-moi part de vos chagrins, et recevez mes conseils.

Jupiter. — Non, il n'y a point de malheur, point de ces calamités que les poètes tragiques imaginent, auxquels les dieux ne soient sujets.

Minerve à Apollon. — Mon frère, quel exorde effrayant !

Jupiter. — La détestable race que celle des hommes ! O Prométhée, que de maux tu nous a faits !

Minerve. — Dites - nous donc ce que vous avez. Vous ne devez pas nous le cacher, à nous qui sommes de la famille.

Jupiter. — A quoi servira désormais le bruit effrayant du tonnerre ?

Minerve. — Pardonnez - nous, mon père, si nous ne pouvons pas parler en beaux vers comme vous, et si nous ne savons pas assez

bien notre Euripide pour soutenir la conversation.

Junon. — Bon ! croyez-vous que j'ignore la cause de votre chagrin ?

Jupiter. — Oui , vous l'ignorez ; car si vous la connoissiez , vous verseriez des larmes et vous pousseriez des cris.

Junon. — Allez , je sais ce que c'est. Vous êtes amoureux, mais je ne m'en chagrine plus ; vous m'avez accoutumée à cette espèce d'outrage. Vous avez sans doute trouvé quelque nouvelle Danaé ou une autre Sémélé , une autre Europe , et vous délibérez si vous prendrez la forme d'un taureau , d'un satyre ou d'une pluie d'or , pour jouir de vos amours. Ces soupirs , ces larmes sont autant de symptômes de votre nouvelle passion.

Jupiter. — Plût au destin que mes inquiétudes n'eussent pour objet que ces misères-là !

Junon. — Et quel autre sujet de chagrin Jupiter peut-il avoir ?

Jupiter. — Les intérêts de tous les dieux , ô Junon , sont dans un extrême danger. Il ne s'agit de rien moins que de savoir si nous recevrons encore quelques honneurs et quelques offrandes des hommes , ou si nous serons dé-

sormais entièrement négligés et comptés pour rien.

Junon. — Quoi ! la terre a-t-elle enfanté de nouveaux géans , ou les Titans ont-ils brisé leurs chaînes et se préparent-ils à nous déclarer une nouvelle guerre ?

Jupiter. — Non ; nous n'avons rien à craindre de ce côté-là.

Junon. — Si nous sommes à l'abri de ce danger , je ne vois pas pourquoi vous êtes si troublé , ni pourquoi vous avez pris avec nous le ton d'un (1) héros de tragédie.

Jupiter. — Le stoïcien Timoclès et Damis l'épicurien ont eu hier une grande dispute sur la providence ; et ce qui m'inquiète le plus , l'assemblée étoit nombreuse et bien choisie. Damis prétendoit qu'il n'y avoit point de dieux qui prissent soin des affaires du monde. Timoclès soutenoit notre parti de toutes ses forces. La dispute a été rompue sans être terminée , et ils

(1) D'Abblancourt traduit : *Pourquoi viens-tu faire ici le comédien ?* Nous ne releverons pas toutes les mal-adresses semblables de cet écrivain. Il n'y a pas dans sa traduction deux phrases de suite où il n'y ait quelque contresens ou quelque expression gauche , ou du moins quelque finesse manquée. On n'a qu'à confronter sa version avec celle que nous donnons ici.

se sont séparés en se donnant rendez-vous pour la reprendre aujourd'hui. Maintenant tous les auditeurs ont l'esprit suspendu, et se décideront pour l'opinion de celui qui apportera les meilleures preuves. Vous voyez le danger, et vous comprenez à quelles extrémités nous sommes réduits. Nous serons méprisés ou honorés encore, selon que l'un ou l'autre des deux philosophes l'emportera dans la dispute.

Junon. — Vraiment, l'affaire est grave, et je ne m'étonne plus que vous y ayez mis tant d'importance.

Jupiter. — Eh bien, vous pensiez qu'il s'agissait d'une Danaé, d'une Antiope. Mais Mercure, Junon, et vous, Minerve, que pensez-vous que nous ayons à faire ? Que me conseillez-vous ?

Mercure (1). — Pour moi, dans une affaire qui nous intéresse tous, j'opine qu'il faut convoquer le conseil des dieux et y mettre la chose en délibération.

(1) D'Ablancourt fait dire ici gratuitement à Mercure : *il ne faut quelquefois qu'un sot pour ouvrir un bon avis.* Il n'y a rien de semblable dans Lucien, et ce n'est pas la seule plaisanterie de ce genre que son traducteur lui prête.

Junon. — Je suis du même avis.

Minerve. — Et moi, je pense autrement. Je crois, mon père, qu'il seroit mieux de ne pas répandre l'alarme dans le ciel, et de ne pas montrer si publiquement l'inquiétude que vous cause l'événement de cette dispute. Tâchez plutôt de faire tout seul, sans que les autres dieux le sachent, que Damis succombe et que Timoclès soit victorieux.

Mercure. — Cela ne se peut pas, puisque la dispute doit être publique; et les autres dieux vous accuseront de despotisme si vous décidez, sans leur avis, une affaire qui les intéresse tous.

Jupiter. — Eh bien, à la bonne heure; convoquez donc l'assemblée, et que tous se rendent ici promptement.

Mercure. — Cela sera beaucoup mieux. Holà, messieurs les dieux, venez au conseil; dépêchez-vous, venez tous, venez, nous avons de grandes affaires.

Jupiter. — Comment, Mercure, quelle manière est-ce là de convoquer les dieux? Point de dignité, point d'harmonie dans vos expressions, de la prose toute pure, et cela, lorsqu'il s'agit de les assembler pour une affaire de la plus grande importance.

Mercur. — Et comment voulez-vous donc que je parle ?

Jupiter. — Comment je veux que vous parliez ! Belle demande ! En vers ; et vos expressions doivent être poétiques et relevées, pour faire sur eux une impression plus forte.

Mercur. — Oh, je laisse ce style aux poètes : quant à moi, je n'y entends rien. Je ne manquerois pas de faire de mauvais vers, et on se moqueroit de moi ; comme je vois qu'on tourne Apollon en ridicule pour quelques oracles, quoiqu'il les fasse obscurs à dessein, afin que les auditeurs n'aient pas le temps d'examiner si la mesure en est bien correcte.

Jupiter. — Vous pouvez au moins vous servir des vers dont se sert Homère pour décrire la convocation de l'assemblée des dieux. Je pense que vous devez les savoir.

Mercur. — Je ne m'en souviens pas trop bien, mais enfin j'essayerai. Qu'aucun des dieux, ni mâle, ni femelle, qu'aucun fleuve et qu'aucune nymphe ne manque à l'assemblée. Que ceux à qui on immole des hécatombes et ceux qui ne vivent que de la fumée d'un peu d'encens ; que les grands dieux, les dieux moyens, ceux du dernier ordre, et ceux dont le nom est

à peine connu, se rendent en diligence au conseil de Jupiter.

Jupiter. — Fort bien, Mercure; vous vous êtes acquitté à merveille de votre emploi de héraut. Les voilà qui viennent. Recevez - les, et placez - les chacun à leur rang selon le mérite de la matière dont ils sont formés, ou selon l'habileté de l'artiste qui les a faits: d'abord les dieux d'or, ensuite ceux d'argent, ceux d'ivoire, ceux d'airain, et enfin ceux qui ne sont que de pierre. Parmi ceux qui sont de la même matière, vous donnerez les premières places à ceux qu'ont faits Phydias, Alcamène, Myron, Euphranor, et les artistes les plus célèbres. Pour tous les dieux communs et mal travaillés, faites - les asseoir aux derniers rangs, loin de mon trône; et qu'ils se tiennent-là en silence, seulement pour rendre l'assemblée plus complète.

Mercur. — Vos ordres seront exécutés. Il y a cependant un embarras. Dois - je placer un dieu d'or grossièrement travaillé avant des dieux d'airain faits par Myron, et avant ceux de pierre qui sont l'ouvrage de Polyclète, de Phydias et d'Alcamène; et ne devrions - nous pas plutôt donner la préférence à l'excellence du travail.

Jupiter. — Cela seroit mieux en effet. Cependant, tout bien considéré, placez toujours les dieux d'or les premiers.

Mercure. — J'entends. Vous voulez que dans la distribution des places, on préfère les richesses au mérite. A la bonne heure. Allons, messieurs les dieux d'or, placez-vous. Oh! oh! Jupiter, remarquez-vous que les premiers sièges vont être remplis par les dieux des barbares? Vous voyez que ceux des Grecs sont beaux et faits selon toutes les règles de l'art, mais presque tous de pierre ou de cuivre, ou tout au plus d'ivoire; quelques-uns même sont de bois, revêtus à la vérité d'une légère couche d'or, mais rongés en dedans par les vers. Cette Beudis, au contraire, et cet Anubis, et Attis, et Mithras, sont de bel et bon or, bien pesans et véritablement d'un très-grand prix.

Neptune. — En vérité, Mercure, est-il juste de placer avant moi cet Egyptien à tête de chien?

Mercure. — Assurément, Neptune, Lysippe ne vous a fait que de cuivre; celui-ci est du plus précieux de tous les métaux; il faut, s'il vous plaît, que ce museau d'or prenne place avant vous.

Vénus. — Mercure, je dois avoir un des premiers sièges, car je suis d'or.

Mercure. — Vous, point du tout. Si je ne me trompe, vous êtes de marbre de Paros, comme il a plu à Praxitèle de vous faire, et vous avez été livrée comme telle aux Gnidiens.

Vénus. — Croyez - en l'autorité d'Homère, qui, dans ses poèmes, m'appelle toujours dorée.

Mercure. — Bon, ne dit-il pas aussi qu'Apollon est riche et possesseur de beaucoup d'or et d'argent? Vous le verrez cependant assis aux derniers rangs, sans couronne et sans chevilles à sa lyre, parce que les voleurs lui ont pris tout l'or qu'il avoit. Contentez - vous donc de la place que je vous donne, puisqu'elle n'est pas des dernières.

Le Colosse de Rhodes. — Qui osera disputer avec moi de la préséance, moi qui suis le soleil et qui suis d'une si énorme grandeur? Les Rhodiens auroient pu, avec ce qu'il leur en a coûté pour me donner cette taille démesurée, faire une quinzaine de dieux d'or de la taille ordinaire. D'ailleurs, quoique gigantesque, je suis de la plus belle proportion et d'un travail très-recherché.

Mercure. — Jupiter, que faut-il que je fasse? car voici un cas très-embarrassant. Si je ne

regarde qu'à la matière, ce dieu n'est que de cuivre ; mais si j'estime ce qu'il en a coûté pour le faire, je le trouve d'une très-grande valeur.

Jupiter. — Aussi pourquoi celui-là vient-il ici ? Les autres dieux, auprès de lui, vont paroître des pygmées, et il lui faut tant de place, qu'il nous mettra fort à l'étroit. Je vous prie, mon cher Colosse, de considérer qu'en vous accordant la préséance sur les dieux d'or, comme j'y consens volontiers, si vous vous asseyez, personne que vous ne pourra s'asseoir, car votre derrière occupera tous les sièges. Assistez donc debout au conseil, en baissant la tête, pour entendre les avis.

Mercur. — Voici encore une autre querelle entre Hercule et Bacchus. Ils sont tous deux vos enfans, tous deux de bronze, et tous deux l'ouvrage de Lysippe ; qui des deux aura le pas sur l'autre ? Vous les voyez se disputer.

Jupiter. — Mercure, nous perdons le temps. Le conseil devrait déjà être commencé. Que chacun se place comme il voudra et comme il pourra. Une autre fois, nous assemblerons un conseil exprès pour régler les rangs.

Mercur. — Entendez-vous le bruit qu'ils font, et comme ils demandent leur portion de
nectar

nectar et d'ambrosie, l'hécatombe et les sacrifices communs ?

Jupiter. — Imposez - leur silence , et qu'ils sachent pourquoi je les ai rassemblés.

Mercure. — Ils n'entendent pas tous le grec ; et quant à moi (1) je ne sais pas un assez grand nombre de langues pour me faire entendre des dieux des Scythes, des Perses, des Thraces et des Celtes. Je vais leur faire signe qu'ils se taisent.

Jupiter. — A la bonne heure.

Mercure. — Fort bien. Les voilà devenus taciturnes comme des Pythagoriciens. Vous pouvez parler. Leurs regards sont fixés sur vous, et ils attendent ce que vous avez à leur dire.

Jupiter. — Ma foi, mon fils, je n'ai pas honte de vous avouer ce qui m'arrive. Vous savez que je ne suis pas timide quand il s'agit de haranguer, et que je parle en public avec assez de majesté.

(1) D'Ablancourt traduit : *je ne sais comment me faire entendre à tant de peuples différens* ; il n'a pas senti combien il étoit plaisant de mettre sur la scène des dieux qui ne savent pas le grec, et à qui Mercure, dieu grec, est obligé de parler par signes.

Mercurc. — Je le sais, et vous m'avez quelquefois fait une belle peur en parlant ainsi, sur-tout le jour où vous nous menaçâtes de tirer à vous, avec votre chaîne d'or, la terre, la mer et les dieux.

Jupiter. — Eh bien, en ce moment, mon fils, l'idée des malheurs qui nous menacent, ou bien la grandeur de l'assemblée, me troublent l'esprit et me lient la langue, de sorte que j'ai oublié tout le bel exorde que j'avois préparé.

Mercurc. — Jupiter, vous gâtez tout si vous ne parlez promptement; votre silence inquiète toute l'assemblée.

Jupiter. — Mercurc ne ferois-je pas bien de commencer par ces vers d'Homère : *Dieux et déesses, soyez attentifs à ma voix ?*

Mercurc. — Fi donc, n'avez-vous pas déjà épuisé avec nous cette fureur poétique qui vous a pris ? Empruntez plutôt l'exorde de quelque une des Philippiques de Démosthène, en y faisant quelques légers changemens comme font beaucoup d'orateurs de notre temps.

Jupiter. — Vous me fournissez-là une méthode facile de faire des harangues et une fort bonne ressource pour un orateur embarrassé. Je vais donc commencer. Hommes - dieux, il vous est important sans doute de savoir pour-

quoi vous êtes assemblés. Vous devez donc me prêter toute votre attention. Le temps, les circonstances présentes nous crient fortement qu'il nous faut prendre en main le soin des affaires que nous négligeons depuis trop long-temps.... Mais Démosthène me manque ici. Je vais vous dire tout simplement la raison pour laquelle je vous ai fait appeller. Hier, comme vous savez, Mnesithée ayant sauvé son vaisseau du naufrage, nous avoit invités à un sacrifice sur le port de Pyrée. Les offrandes et les libations achevées, chacun de nous s'en alla de son côté. Pour moi, comme il étoit encore de bonne heure, je rentrai dans la ville pour me promener dans le *ceramique*, en songeant à l'avarice de ce Mnesithée, qui, après nous avoir promis dans le danger une hécatombe entière, nous a immolé seulement un vieux coq malade et ne nous a brûlé que quatre méchants grains d'encens qu'à peine sentoit-on, et cela pour seize dieux que nous étions : comme j'étois occupé de ces idées, j'arrivai au *pæcile*, et je vis une grande multitude assemblée sous le portique même, d'autres sur la place, les uns assis, les autres debout, criant et disputant de toute leur force. Je vis bien que c'étoit de ces brailards de philosophes, et je résolus de m'approcher pour entendre ce qu'ils

disoient. Pour cela je m'enveloppai d'un nuage, je me revêtis d'une méchante robe et d'une longue barbe, en un mot, je me rendis semblable à l'un d'entr'eux. Alors je me jette dans la foule et je me fais faire place à coups de coude. Je trouve ce (1) coquin de Damis, l'Epicurien, et cet honnête homme de Timoclès, le Stoïcien, disputant avec la plus grande chaleur. Timoclès suoit à grosses gouttes et la voix lui manquoit, tant il avoit crié. Damis, avec son ris moqueur, l'irritoit encore davantage. Il étoit question de nous. Cet exécrationnable Damis prétendoit que nous ne nous mêlons point des choses humaines, que nous ignorons ce qui se passe sur la terre. Enfin il alloit jusqu'à dire que nous n'existions point; et c'étoit même à ce but qu'étoit dirigé tout son discours qui étoit fort goûté de plusieurs personnes. Timoclès d'un autre côté, nous défendoit courageusement et avec chaleur, en célébrant notre providence et le bel ordre que nous met-

(1) D'Ablancourt a supprimé dans ce récit les épithètes de *braillards* que ce dieu donne aux philosophes, ainsi que celle de *coquin* qu'il donne à Damis, et d'*honnête homme* qu'il donne à Timoclès. Ces traits marquent cependant très-bien l'humeur que toute cette affaire cause à Jupiter.

tons dans l'Univers, et il avoit aussi des approbateurs. Mais il étoit sur les dents et ne pouvoit presque plus parler, et le plus grand nombre des auditeurs se laissoient aller aux sentimens de Damis. Je vis le danger. Je hâtai l'arrivée de la nuit. L'assemblée se sépara en se donnant rendez-vous aujourd'hui pour continuer et terminer la dispute. Pour moi je me mêlai parmi ces gens qui retournoient chez eux, et j'entendois le plus grand nombre d'entre eux qui paroisoient persuadés par les discours de Damis, d'autres qui disoient qu'il ne falloit pas condamner Timoclès sans avoir entendu ce qu'il avoit encore à dire. Telle est l'affaire pour laquelle j'ai cru devoir vous assembler. Vous voyez combien elle est intéressante. C'est des hommes seuls que nous attendons des honneurs et tout notre profit. S'ils viennent à se mettre dans la tête qu'il n'y a point de dieux, ou que s'il y en a ils ne se mêlent point des choses du monde, nous n'aurons plus ni prières, ni offrandes, ni sacrifices. Nous demeurerons dans notre ciel, mourant de faim, sans qu'on fasse désormais en notre honneur ni fêtes, ni combats, ni jeux, ni cérémonies nocturnes. Je pense donc qu'en une telle extrémité nous devons consulter entre nous sur les moyens d'écartier le malheur qui nous me-

nace, et de faire en sorte que Timoclès demeure vainqueur et Damis confondu. Car je vous avoue que je ne suis pas sûr que Timoclès triomphe tout seul, si nous ne venons à son secours. Annoncez, Mercure, qu'on ait à délibérer là-dessus, et que ceux qui voudront parler se lèvent, selon l'usage.

*Mercur*e — Cela suffit, mon père. Laissez-les faire; ne les troublons point. Qui des grands dieux veut parler?... Quoi! qu'est-ce! personne ne se lève! Vous voilà tous stupéfaits, et l'importance de l'affaire vous épouvante et vous rends muets?

Momus. — Voilà de sots dieux. Pour moi, Jupiter, s'il m'étoit permis de parler, j'aurois bien des choses à dire.

Jupiter. — Parlez avec confiance, puisque vous avez quelque chose à proposer pour l'avantage commun.

Momus — Qu'on m'écoute donc très-sérieusement. Je m'attendois bien que tôt ou tard nos affaires se gâteroient et que nous verrions s'élever un grand nombre de ces sophistes qui nous attaqueroient avec les armes que nous leur aurions fournies. En bonne foi, pouvons-nous avec justice nous emporter contre Epicure et ses disciples pour l'idée qu'ils ont prise de nous?

Que voulons-nous qu'ils pensent, lorsqu'ils voyent tout le désordre qui règne dans les choses humaines? d'honnêtes gens consumant leur vie dans le mépris, la pauvreté, la maladie et l'esclavage, et des scélérats, souillés de mille crimes, riches, honorés et puissans! des sacrilèges impunis, des innocens expirans dans les supplices! Témoins de ces choses, comment peuvent-ils croire qu'il y a des dieux? L'ambiguïté de nos oracles sur-tout ne doit-elle pas les confirmer dans leur impiété? L'un annonce à Crésus qu'en passant le fleuve Halys il détruira un grand empire, sans expliquer si ce sera l'empire de Crésus même ou celui de son ennemi. L'autre dit que Salamine verra les mères pleurer la perte de leurs enfans, sans qu'on sache si ces enfans seront les Perses ou les Grecs, qui les uns et les autres sont sans doute enfans de leurs mères. Ils entendent aussi dire aux poètes que nous sommes amoureux, qu'on nous blesse, qu'on nous enchaîne, que nous sommes en servitude, sans cesse en guerre les uns avec les autres, en un mot exposés à un nombre infini de calamités, tandis que nous nous prétendons immortels et souverainement heureux. Peuvent-ils s'empêcher de se moquer de nous et de nous mépriser? Nous nous indignons cependant si quelques

hommes, qui ne sont pas tout-à-fait imbécilles, remarquent ces choses et nient notre providence, lorsqu'en nous conduisant, comme nous faisons, nous sommes trop heureux d'avoir conservé encore quelques autels dans le monde. Vous même, Jupiter, répondez-moi : nous ne sommes qu'entre nous, et il n'y a point d'hommes ici (1) qu'Hercule, Bacchus, Ganimède et Esculape, qui ont avec nous des intérêts communs depuis que nous les avons reçus parmi les dieux ; avez-vous jamais fait la différence d'un honnête homme à un scélérat ? Si Thésée, allant de Trésène à Athènes, n'avoit pas exterminé les brigands qui infestoient l'Attique, il ne tiendrait pas à vous et à votre providence que Sciron, Pityocampes, Cercyon et tant d'autres ne massacraient encore les voyageurs. Si Euristhée, homme juste et plein d'humanité, n'eût pas employé Hercule à purger la terre de monstres, l'hydre et les oiseaux du lac Stymphalide et les chevaux de Thrace, et les centaures vous donnoient fort peu de souci. Si nous voulons dire la vérité, nous vivons tous dans l'oisiveté, sans nous soucier d'autre chose que d'observer

(1) Excellente plaisanterie que d'Ablancourt a jugé à propos de supprimer.

si celui-ci ou celui-là nous font des sacrifices et brûlent des parfums sur nos autels ; du reste, nous laissons aller le monde au gré de la fortune et du hasard. Nous n'avons donc que ce que nous méritons, et je vous avertis qu'il nous arrivera pis encore lorsque les hommes, s'éveillant peu-à-peu du sommeil de l'ignorance, observeront que les sacrifices et les offrandes qu'ils nous font ne leur servent absolument à rien. Alors nous verrons se multiplier les Epicure, les Métrodore, les Damis, et ces incrédules, se jouant de nous et terrassant le peu de défenseurs qui nous serons restés. Il faut donc que nous pensions sérieusement à empêcher que le mal ne fasse des progrès et à remédier à celui que ces philosophes ont déjà fait. Quant à moi, je n'ai pas un grand intérêt à la chose. Autrefois, lorsque vos affaires étoient en bon état, je n'étois pas au nombre des dieux qui avoient un culte et des autels, et vous étiez seuls à partager les profits des sacrifices. Je suis donc tout accoutumé à cette privation, et il m'est assez indifférent qu'on m'honore ou qu'on ne m'honore point.

Jupiter. — Laissons dire ce fou qui est toujours occupé à critiquer et à censurer amèrement. Le grand Démosthène dit fort bien qu'il est aisé de

blâmer et de reprendre, et difficile de donner un conseil bon et utile. C'est de vous autres que je l'attends; et Momus n'a qu'à se taire.

Neptune. — Vous savez, Messieurs, que je passe ma vie au fond des mers et que je les gouverne de mon mieux, sauvant les navigateurs et les vaisseaux, et apaisant les tempêtes; en un mot que je ne me mêle guère que de mes affaires; cependant, comme je m'intéresse à vous tous, mon avis est qu'il faut exterminer ce Damis avant que la dispute recommence, ou d'un bon coup de foudre, ou par quelque autre expédient; car s'il est éloquent, comme nous le dit Jupiter, il est à craindre qu'il ne soit vainqueur. Ce sera même une belle occasion de montrer que nous punissons ceux qui parlent de nous avec si peu de respect.

Jupiter. — Vous plaisantez, Neptune, ou vous oubliez que ce que vous proposez-là n'est pas en notre pouvoir. C'est aux Parques qu'il appartient de terminer la destinée de chaque homme, et de décider s'il doit mourir d'un coup de tonnerre ou par l'épée, de la fièvre ou de la consommation. Vraiment, croyez-vous que s'il avoit dépendu de moi de punir les sacrilèges qui ont pillé dernièrement mon temple à Olympe, et qui m'ont coupé deux boucles de ma cheve-

lure, pesant plus de six marcs ; je ne les aurois pas foudroyés sur-le-champ ? Et vous-même vous seriez-vous laissé prendre votre trident par ce pêcheur qui l'a attiré dans ses filets ? D'ailleurs, ne seroit-ce pas donner prise sur nous que de paroître inquiets de l'événement de cette dispute, et ne dira-t-on pas que nous avons craint les argumens de Damis ; que c'est pour cela que nous nous en sommes défaits avant qu'il rentrât dans la lice avec Timoclès, et que nous ne gagnons notre cause que parce que personne ne plaide contre nous ?

Neptune. — Ma foi, j'ai cru que c'étoit le moyen le plus court pour obtenir une victoire certaine.

Jupiter. — Votre conseil est impraticable, et nous ne devons pas laisser la dispute indécise en faisant mourir notre adversaire sans l'avoir auparavant vaincu.

Neptune. — Imaginez donc quelque chose de mieux, puisque vous ne voulez pas vous en tenir à mon avis.

Apollon. — Si ma jeunesse ne m'ôtoit pas le droit de parler, je donnerois peut-être un conseil utile.

Momus. — Assurément, Apollon, l'affaire dont il s'agit est trop intéressante pour qu'on

doive s'arrêter à l'âge et rejeter l'avis d'un jeune homme, lorsqu'il s'agit du bien de tous : il seroit fort ridicule qu'en un danger si pressant, nous fussions esclaves des formes ; d'ailleurs, vous êtes bien en âge de parler en public. Il y a long-temps que vous êtes sorti de page et que vous êtes parmi les douze grands dieux ; depuis le temps de Saturne vous assistez au conseil. Ne rougissez donc point de donner votre avis, quoique vous n'ayez point encore de barbe, d'autant plus que votre fils Esculape en a une assez belle et pour vous et pour lui. Parlez avec confiance et sans vous défier de votre jeunesse ; c'est ici une belle occasion de montrer votre sagesse et de faire voir que vous ne perdez pas votre temps à philosopher avec vos muses sur l'Hélicon.

Apollon. — Ce n'est pas à vous, Momus, à donner des ordres ici, mais à Jupiter ; et s'il veut me l'ordonner, peut-être parlerai-je assez bien pour montrer que j'ai profité de mes études.

Jupiter. — Parlez, mon fils, je vous l'ordonne.

Apollon. — Ce Timoclès est un honnête homme, fort pieux et fort instruit de la doctrine des Stoïciens. Il s'attache à enseigner la

philosophie aux jeunes (1) garçons, et il en est bien récompensé. Il est fort éloquent avec eux dans le tête à tête ; mais lorsqu'il est question de parler devant une multitude, il s'exprime mal, il se trouble facilement, et balbutie plutôt qu'il ne parle ; ce qui fait qu'il apprête souvent à rire à ses dépens, sur-tout lorsqu'il veut donner un échantillon de son éloquence. Ce n'est pas qu'il n'ait l'esprit très-délié et une grande pénétration, selon ce que disent ceux qui entendent le mieux la doctrine des Stoïciens ; mais quand il veut s'énoncer en public, il gâte et confond tout, et ne répond pas bien nettement à ce qu'on lui dit. Il arrive de-là que les auditeurs, qui ne l'entendent pas, se moquent de lui ; et au fond, il faut parler clairement, puisque le premier objet de celui qui parle est de se faire entendre.

Momus. — Vous avez raison, Apollon, de louer la clarté dans le discours, quoique vous

(1) D'Ablancourt fait dire à Apollon que Timoclès tire un grand profit de sa piété et de son érudition dans l'institution de la jeunesse. Ce profit n'est pas assurément ce dont il est question ici ; la traduction littérale que nous donnons, fait assez sentir le trait malin qui tombe sur le philosophe stoïcien.

rendiez vous-même des oracles si obscurs, qu'on auroit besoin du secours d'un autre Apollon pour les entendre. Mais comment remédieriez-vous à ce défaut de talent dans Timoclès?

Apollon. — Ne pourroit-on pas lui donner un avocat qui sût recueillir ses raisons et les présenter avec éloquence et avec dignité?

Momus. — Voilà un conseil qui sent bien son écolier, de vouloir introduire un pédant dans une assemblée de philosophes, un interprète expliquant aux assistans ce que Timoclès aura pensé, lui servant de truchement, et rendant souvent sans l'entendre ce qu'on lui aura dit à l'oreille; tandis que Damis parleroit lui-même contre nous avec beaucoup de promptitude et de chaleur. Ne voit-on pas combien cette farce seroit ridicule aux yeux des assistans? Il faut donc prendre quelque'autre parti. Mais vous, Apollon, qui êtes devin et qui gagnez assez d'argent à ce métier, pourquoi ne nous montrez-vous pas ici votre savoir-faire? Apprenez-nous qui des deux philosophes demeurera vainqueur dans la dispute; car vous devez le savoir.

Apollon (1). — Je ne saurois à présent; je

(1) D'Ablancourt a omis le reproche que Momus fait à Apollon de vendre ses oracles, ainsi que l'excuse

n'ai ni mon trépied , ni mes parfums , ni l'onde castalienne.

Momus. — Vous voilà ; lorsqu'on vous serre de près , vous vous gardez bien de vous exposer à voir vos oracles examinés et convaincus de faux.

Jupiter. — Allons , mon fils , prophétisez toujours , pour ne pas donner occasion à ce médisant de Momus de décrier vos talens , comme s'ils dépendoient absolument d'un trépied , d'un peu d'eau et d'encens.

Apollon. — Il seroit bien plus convenable de m'interroger à Delphes ou à Colophone , où j'ai tout ce qu'il me faut pour rendre mes oracles commodément. Cependant , quoique je n'aie pas ici mes outils , je tâcherai de vous annoncer qui des deux remportera la victoire , et vous m'entendrez bien , quoique je parle en vers.

d'Apollon , l'instance de Momus et les sollicitations de Jupiter. Il est cependant assez plaisant de voir Apollon embarrassé de prophétiser , parce qu'il n'a pas tous les outils dont il a besoin , et Jupiter qui lui dit : *prophétise toujours*. Dans toute cette partie du dialogue , d'Ablancourt a retranché , mutilé et altéré un très-grand nombre de passages du texte , et assurément ce n'est pas à l'avantage de Lucien.

Momus. — Parlez-nous clairement, au moins, et que nous n'ayons pas besoin d'interprète. Après tout, nous ne cherchons pas à vous tendre des pièges comme ce roi de Lydie avec sa chair de tortue; vous savez de quoi il s'agit.

Jupiter. — Que va-t-il nous dire? Voilà son visage qui s'altère; ses yeux se tournent, sa chevelure se hérissé, ses mouvemens sont furieux; il est dans une disposition tout à fait prophétique: la divinité l'inspire; la terreur et le mystère l'environnent.

Apollon. — Dieux! écoutez mes oracles sur la grande querelle qui s'est élevée entre deux philosophes armés l'un et l'autre d'argumens de pied en cap. Quels cris! quel tumulte! Je vois les manches des charrues effrayer les enseignes militaires; le vautour emporte la sauterelle dans ses serres cruelles; les corneilles, messagères des orages, annoncent les derniers malheurs; les mulets triomphent et l'âne frappe de ses cornes ses enfans au pied léger.

Jupiter. — Eh bien, Momus, qu'avez-vous à rire? Les malheurs qui nous menacent ne sont pourtant pas risibles. Finissez donc; le rire vous étouffera.

Momus. — Comment un oracle si clair ne me feroit-il pas rire?

Jupiter.

Jupiter. — Expliquez-le nous donc, puisque vous l'entendez.

Momus. — Rien de plus aisé. Il signifie qu'Apollon est un charlatan, que nous sommes plus bêtes que des ânes et des mulets, et que nous n'avons pas plus de sens qu'une sauterelle, si nous avons quelque confiance en lui.

Hercule. — Pour moi, mon père, quoique je ne sois qu'un dieu nouveau, je dirai mon avis sur tout ceci. Lorsque l'assemblée sera formée, si Timoclès a l'avantage, nous laisserons la dispute se continuer; si nos affaires vont mal, j'ébranlerai les colonnes du portique, et je le ferai écrouler sur ce scélérat de Damis, pour lui apprendre à nous manquer de respect.

Momus. — Hercule, quel avis brutal! Quoi! vous voulez faire périr tant d'honnêtes gens avec un impie? Vous voulez détruire avec le portique les trophées de Marathon, la statue de Miltiade et le Cynégire, et ôter à tous nos orateurs ces beaux sujets de déclamation? D'ailleurs, pendant votre vie vous pouviez croire que vous étiez le maître de faire ces choses-là; mais depuis que vous êtes dieu, vous devez avoir appris que la vie et la mort des hommes sont entre les mains des Parques, et que nous n'y pouvons rien.

Hercule. — Quoi ! lorsque j'ai étouffé le lion de Némée et tué l'hydre de Lerne, je n'étois que l'instrument des Parques ?

Jupiter. — Sans doute.

Hercule. — Et maintenant si quelqu'un m'insulte, pille mon temple, renverse ma statue, je ne pourrai pas l'exterminer, à moins que les Parques ne l'aient résolu de toute éternité ?

Jupiter. — Assurément.

Hercule. — Voulez-vous, Jupiter, que je vous parle avec franchise ; car, comme dit un poète comique, je suis un homme grossier qui appelle un rateau un rateau. Si vos affaires sont sur ce pied-là, je dis adieu à vos honneurs, au fumet des sacrifices, au sang des victimes ; je descends aux enfers, où les ombres des morts auront quelque respect et quelque crainte pour moi, en me voyant à la main seulement l'arc qui m'a servi à détruire les monstres dont j'ai délivré la terre.

Jupiter. — En vérité, Messieurs, nous parlons nous-mêmes contre nous avec trop de liberté ; au moins, n'allez pas communiquer à Damis ces belles réflexions. Mais qui vois-je s'avancer avec tant de vitesse ? C'est un dieu d'airain chargé d'inscriptions en beaux caractères avec une chevelure à l'antique. Mercure,

c'est votre frère Hermagoras, celui qui est au Pœcile. Il est tout barbouillé de poix par les statuaires qui le modèlent tous les jours. Que voulez-vous, mon enfant? Qu'y a-t-il de nouveau?

Hermagoras. — Un événement qui demande toute votre attention et la plus grande diligence.

Jupiter. — Sachons ce que c'est.

Hermagoras. — Comme on me modeloit sous le portique pour me faire en bronze, j'ai vu s'avancer une troupe en tumulte, à la tête de laquelle étoient deux sophistes, de ceux que je vois là disputant tous les jours, prêts à entrer en lice et le visage pensif, Damis et...

Jupiter. — Je sais ce que c'est. La dispute est-elle commencée?

Hermagoras. — Non, pas encore. On ne s'est jusqu'à présent servi que des armes de trait; on se dit des injures de loin.

Jupiter. — Messieurs les dieux (1), il ne nous reste qu'un parti à prendre, c'est de les écouter. Que les heures ouvrent la trape des cieux et dissipent les nuages. Que de monde assemblé

(1) Tout cet endroit est inhumainement défiguré dans d'Ablancourt.

pour entendre ! Ah ! je n'aime pas à voir ce trouble et cette crainte dans Timoclès. Cet homme - là va nous perdre. Faisons au moins des vœux pour lui tout bas, de crainte que Damis ne nous entende.

Timoclès. — Que dites-vous, sacrilège ? Il n'y a point de providence ? point de dieux ?

Damis. — J'en suis convaincu. Voyons les raisons que vous avez de croire le contraire.

Timoclès. — Ce n'est point à moi à prouver mon opinion ; mais vous, scélérat, répondez-moi.

Jupiter. — Notre champion a cela de bon, qu'il crie plus fort et qu'il s'échauffe bien davantage. Courage, Timoclès : des injures sur-tout.

Damis. — Eh bien, Timoclès, je vous répondrai, puisque vous le voulez ; mais point d'injures, s'il vous plaît.

Timoclès. — A la bonne heure. Vous prétendez donc (1), scélérat, que les dieux ne prennent aucun soin des choses de ce monde ?

Damis. — Aucun.

(1) Timoclès traite Damis de scélérat au moment même qu'il lui promet de ne plus dire d'injures. La plaisanterie est perdue dans d'Ablancourt, qui a jugé à propos de supprimer cette promesse de Timoclès.

Timoclès. — Qu'il n'y a point de providence ?

Damis. — Nulle.

Timoclès. — Que tout est emporté au hasard ?

Damis. — Assurément.

Timoclès. — Quoi ! Messieurs, vous entendez ces blasphêmes de sang froid, et vous ne lapidez pas cet impie !

Damis. — Timoclès, pourquoi cherchez-vous à exciter le peuple contre moi ? Qui êtes-vous pour prendre en main la vengeance des dieux ? Que ne leur laissez-vous à eux-mêmes le soin de se venger ? Vous voyez que, quoiqu'ils m'entendent depuis long-temps parler d'eux avec la même liberté, si tant est qu'ils entendent, jusqu'à présent ils ne m'en ont pas puni.

Timoclès. — Ils vous entendent, malheureux, et leur vengeance n'est que différée.

Damis. — Bon ! ils n'auront jamais le temps de penser à moi, avec tant d'affaires que vous leur mettez sur les bras et le soin de cet univers qui les occupe. C'est pour cela qu'ils ne vous ont pas encore puni vous-même de toutes vos friponneries que je passe sous silence, pour ne pas violer les conventions que nous avons faites de ne pas dire d'injures ; car, au fond,

ce seroit un grand argument en faveur de leur providence que la punition qu'ils feroient de vous. Mais ils sont sans doute partis pour quelque grand voyage. Ils auront été au-delà de l'Océan ou chez les Ethiopiens, ce peuple juste, chez lesquels ils vont souvent dîner, même sans être invités.

Timoclès. — Que répondre, Damis, à de pareilles insolences ?

Damis. — Que répondre à ce que je vous demande depuis long-temps ? Donnez-moi les preuves sur lesquelles vous fondez cette prétendue providence des dieux.

Timoclès. — Des preuves ! Ces preuves sont le bel ordre du monde, le cours réglé du soleil et de la lune, le retour périodique des saisons, la génération des plantes et des animaux, l'organisation merveilleuse de l'homme qui le rend capable de se nourrir, de se mouvoir, de penser, d'exercer les arts de toute espèce. Ce sont ces merveilles et une infinité d'autres qui démontrent la providence des dieux.

Damis. — Vous allez bien vite, Timoclès. Vous citez des phénomènes ; mais vous ne prouvez pas qu'ils soient l'ouvrage de la divinité. Je ne nie pas que ces phénomènes existent : mais de leur existence vous n'êtes pas en

droit de conclure qu'ils sont produits par le pouvoir d'une cause intelligente qui ait eu un plan, un dessein. Ils continuent, parce qu'ils ont commencé, et par les mêmes causes. Vous donnez mal à propos le nom d'ordre à la nécessité qui les amène et qui les fait succéder les uns aux autres. Vous vous emportez contre ceux qui ne voient point comme vous cet ordre prétendu. Par une simple énumération de faits dont nous convenons comme vous, vous croyez nous prouver que leur succession est l'ouvrage de la providence, ce qui est la question même dont il s'agit entre nous deux. C'est-là un pur sophisme; dites-nous quelque chose de mieux.

Timoclès. — Je crois bien qu'il n'est pas besoin d'autre démonstration après celle-là; mais je vais cependant vous presser d'une autre manière: Répondez-moi: Homère vous paroît-il un grand poète?

Damis. — Assurément.

Timoclès. — Croyez-l'en donc lorsqu'il chante la sagesse et la providence des dieux.

Damis. — Vous êtes admirable, mon cher Timoclès; tout le monde conviendra avec vous qu'Homère est un excellent poète; mais personne ne le prendra pour juge dans une affaire de cette nature, ni lui, ni aucun de ses con-

frères. On sait que ces messieurs ne tiennent pas grand compte de la vérité, et qu'ils ne se proposent que de charmer les oreilles de leurs auditeurs et de leurs lecteurs par l'harmonie de leurs vers. Voilà pourquoi ils emploient un langage mesuré, des fictions agréables et tout ce qui peut embellir leurs écrits; mais je vous demanderois volontiers dans quels passages d'Homère vous avez puisé les idées avantageuses que vous vous faites des dieux. Est-ce dans ceux où ce poète nous peint Jupiter lié par sa fille et son fils, et Thétis appelant Briarée pour le délivrer; sans quoi le *Deus Optimus Maximus* seroit encore esclave? Jupiter vous paroît-il digne de vos respects, lorsque, pour reconnoître le service que lui a rendu Thétis, il envoie à Agamemnon un songe funeste, en conséquence duquel des milliers de Grecs sont dévoués à la mort? Et pourquoi prend-il ce moyen honteux? Sans doute parce qu'il ne pouvoit pas frapper Agamemnon lui-même de la foudre, sans manquer trop ouvertement à la parole qu'il avoit donnée à Junon. Votre croyance aux dieux est-elle soutenue par les contes qu'Homère nous a faits de Vénus et de Mars, blessés par Diomède, à l'instigation de Minerve; des combats des divinités entre

elles, de Mercure contre Latone, de Pallas contre Mars, où la déesse est victorieuse, parce que Mars est affoibli par sa blessure? Diane mérite-t-elle votre encens, lorsque pour se venger de ce qu'elle n'a pas été invitée au festin d'Enée, elle envoie sur ses terres un sanglier affreux qui ravage tout? En croyez-vous Homère sur tout cela?

Jupiter. — Quels applaudissemens s'élèvent pour Damis! Notre Timoclès hésite et tremble; je crains bien qu'il ne jette son bouclier pour trouver son salut dans la fuite. Il regarde autour de lui, et cherche par quel endroit il pourra s'échapper.

Timoclès. — Euripide vous paroît-il donc un insensé, lorsqu'amenant les dieux sur la scène, il leur fait dire qu'ils aiment et protègent les bons, et qu'ils punissent les méchans et les impies comme vous?

Damis — Mon cher Timoclès, si votre religion est établie sur l'autorité des poètes tragiques, il faut que vous regardiez Polus, Aristodemus, Satyrus, et nos autres comédiens comme des dieux, ou que vous pensiez que les dieux eux-mêmes sont venus sur la scène en personne, avec le cothurne et la robe traînante, le manteau, la ceinture, etc., et les

autres ornemens de nos acteurs; et je vous avoue que je ne puis croire ni l'un ni l'autre. Quoi qu'il en soit, écoutez ce même Euripide lorsqu'il parle de son chef, et vous l'entendrez dire : *Voyez les cieux et cette atmosphère immense qui embrasse la terre: c'est Jupiter, c'est-là Dieu.* Et dans un autre endroit : *Jupiter, ce Jupiter dont nous ne connoissons que le nom.*

Timoclès. — Voulez-vous donc que toutes les nations soient dans l'erreur, lorsqu'elles pensent qu'il y a des dieux et qu'elles célèbrent des fêtes en leur honneur?

Damis. — Vous n'êtes pas adroit, Timoclès, en me rappelant les opinions des peuples sur la divinité; car elles prouvent plus fortement que toute autre chose l'incertitude et l'absurdité de tout ce qu'on dit des dieux. Toutes ces opinions sont différentes entre elles ou opposées. Les Scythes sacrifient à un sabre; les Thraces, à Zamolxis, exilé de Samos; les Phrygiens, à la lune; les Ethiopiens, au jour; les Cylléniens, à Phalès; les Argyriens, à une colombe; les Perses, au feu; les Egyptiens, à l'eau. Parmi ceux-ci, quoique l'eau soit chez tous une divinité, il y en a cependant d'autres locales et particulières: à Memphis, un bœuf; à Péluse, un

oignon ; ailleurs un ibis , un crocodile , un cynocéphale , un chat , un singe . D'autres adorent une épaule droite ; ailleurs c'est l'épaule gauche ; ici une moitié de tête ; là un plat ou un pot . Mon cher Timoclès , est - ce que vous ne trouvez pas tout cela bien ridicule ?

Momus. — Ne l'avois-je pas bien dit (1) que toutes ces choses se découvriraient un jour ?

Jupiter. — Vous avez raison , nous tâcherons d'y mettre ordre dans la suite , pourvu que nous nous tirions du danger présent .

Timoclès. — Ennemi de la divinité , et les oracles ne sont-ils pas dus aux dieux ? Les prédictions de l'avenir ne sont-elles pas l'ouvrage de leur providence bienfaisante ?

Damis. — Ah ! ne parlez pas des oracles ; car je vous demanderai de me citer ceux qui vous touchent le plus : est-ce la réponse d'Apollon au roi de Lydie ? Réponse à double sens et à double face , comme les images de Mercure ,

(1) D'Ablancourt fait dire à Momus : *ne disois-je pas bien qu'on examinerait un jour ces fadaïses ?* N'est-il pas bien ridicule de mettre dans la bouche d'un dieu ce mot de *fadaïses* , pour désigner les opinions des hommes sur le culte des dieux ? Lucien n'est pas si maladroit .

et que ce pauvre prince acheta pourtant bien cher.

Momus. — Ce diable d'homme met le doigt sur tout ce que je craignois le plus qu'il ne découvrit. Où est donc le bel Apollon? Que ne descend-il avec sa lyre et son trépied, pour le réfuter et lui répondre?

Jupiter. — Vous nous excédez, Momus, avec vos plaisanteries hors de saison.

Timoclès. — Voyez, malheureux Damis, voyez le mal que vous faites aux hommes. Vous renversez par vos discours impies les temples et les autels des dieux.

Damis. — Ah, Timoclès! il y a des autels qu'on peut laisser subsister. Les temples où l'on ne brûle que des parfums agréables, ne font point de mal aux hommes; mais je verrois avec plaisir détruits jusqu'aux fondemens les temples et les autels de Diane en Tauride, où des hommes sont les victimes qu'on offre à cette affreuse divinité.

Jupiter. — Cet homme n'épargne rien et nous passé tous en revue, innocens et coupables.

Momus. — Innocens! Il y en a bien peu parmi nous, et je vous assure qu'il n'épargnera pas les plus grands dieux.

Timoclès. — Incrédule Damis , entendez-vous Jupiter tonner ?

Damis. — J'entends le tonnerre ; mais il n'y a que vous qui venez sans doute de chez les dieux pour plaider leur cause ici , qui puissiez savoir si c'est vraiment Jupiter qui tonne ; car ceux qui ont été en Crète , nous disent qu'on y montre son tombeau et son épitaphe , qui attestent qu'il ne peut lancer son tonnerre , puisqu'il est mort.

Momus. — Je savois bien qu'il n'oublieroit pas ce trait - là. Mais quoi , Jupiter , vous pâlissez de colère ! Fi donc , ne vous troublez point. Il faut mépriser ces gens-là et leurs discours.

Jupiter. — Les mépriser ! cela est bien facile à dire. Voyez-vous comme les auditeurs se laissent presque tous entraîner à l'avis de Damis ?

Momus. — Que vous importe ? Quand vous le voudrez , vous n'aurez qu'à les lier avec votre chaîne d'or , et vous les enlèverez avec la terre et l'océan.

Timoclès. — Dites-moi , scélérat , avez-vous jamais navigué ?

Damis. — Plus d'une fois.

Timoclès. — Étoit-ce le vent ou les rameurs et le pilote qui vous conduisoient et qui vous sauvoient du naufrage ?

Damis. — Les rameurs et le pilote.

Timoclès. — Quoi ! un navire ne peut marcher sans pilote, et vous croirez que cet univers n'est ni gouverné ni conduit ?

Damis. — Fort bien, Timoclès, j'adopte votre comparaison. Mais, mon cher, dans un vaisseau vous voyez le conducteur et le pilote occupés du bien commun et de tout ce qui doit être mis en œuvre pour la conservation du navire ; vous les voyez préparant de loin les manœuvres contre les tempêtes et donnant des ordres aux matelots ; vous ne trouvez dans le vaisseau rien d'inutile, rien de déplacé ; mais votre prétendu pilote et ses matelots qui conduisent le grand vaisseau dans lequel nous sommes emportés, ne font rien de raisonnable, ne disposent rien avec sagesse. Les cables sont jetés négligemment et embarrassent les manœuvres ; les ancres sont dorées, la proue ne l'est point ; la partie inférieure du vaisseau est peinte, et ce qu'on en voit est négligé et mal-propre ; les matelots les plus timides et les plus paresseux ont double et triple paye ; et tel autre, actif, adroit, vigilant, propre aux manœuvres les plus difficiles, est employé uniquement à la pompe. Même désordre parmi les chefs : un mauvais et maladroit coquin assis au gouver-

nail ; un parricide, un homme de sac et de corde, honoré, fêté, et occupant dans le vaisseau la première place, tandis que d'honnêtes gens sont dans un coin à l'étroit, méprisés et foulés aux pieds. Voyez quelle malheureuse navigation ont faite Socrate, Aristide et Phocion ; ils ont eu à peine leur subsistance, des planches pour lit, et une place étroite vers le fond de cale, où ils ne pouvoient pas s'étendre tout de leur long. Considérez au contraire que de biens ont possédé Callias, Midas et Sardapale, et avec quel mépris ils ont traité des hommes qui valoient cent fois mieux qu'eux. Voilà ce qui arrive, Timoclès, dans ce vaisseau si bien gouverné. De-là tant de naufrages. Ne voyez-vous pas que s'il y avoit un chef éclairé, il arrangeroit mieux les choses ; il distingueroit les bons matelots des mauvais, les gens de bien et les coquins ; il distribueroit les emplois et les places selon le mérite ; il admettroit à sa société et prendroit pour son conseil les plus habiles et les plus honnêtes ; il confieroit le soin des manœuvres les plus importantes aux plus intelligens et aux plus actifs, et feroit donner vingt coups de corde par jour aux paresseux et aux fripons. Ainsi, mon cher, l'argument que vous avez mis sur votre vaisseau court risque de faire nau-

frage, parce que vous avez un mauvais pilote.

Momus. — Damis l'emporte, et la victoire lui est assurée.

Jupiter. — Je crois qu'oui; aussi ce Timoclès ne dit rien de bon; il n'emploie que des lieux communs et des argumens usés, auxquels on répond facilement.

Timoclès. — Eh bien, puisque vous ne voulez pas de ma comparaison de vaisseau, voici un raisonnement plus solide et que vous ne renverserez pas.

Jupiter. — Que va-t-il dire?

Timoclès. — Pesez bien cet argument-ci : voyez comment les parties en sont étroitement liées, et convenez qu'il n'est pas possible de s'y refuser. S'il y a des autels, il y a des dieux : or il y a des autels, donc il y a des dieux. Eh bien, que dites-vous à cela? Répondez.

Damis. — Laissez - moi le temps de rire, et puis je vous répondrai.

Timoclès. — Mais vous me paraissez avoir envie de rire long - temps; dites - nous donc ce que mon argument a de si ridicule?

Damis. — Vous avez jeté votre dernière ancre pour vous sauver du naufrage, et vous ne voyez pas qu'au lieu de cable elle ne tient qu'à un fil. Ces deux propositions: il y a des autels, donc

il

il y a des dieux , ne tiennent point l'une à l'autre ; et si vous n'avez rien de mieux à me dire , nous pouvons nous séparer.

Timoclès. — Ah ! vous quittez le champ de bataille le premier ; vous vous avouez donc vaincu ?

Damis. — Assurément , Timoclès. Aussi que voulez-vous que je fasse à un homme qui court embrasser l'autel comme ceux à qui on fait violence. Eh bien , sur cet autel même je jure que je ne disputerai plus avec vous.

Timoclès. — Tu railles , scélérat , impie , homme exécration , souillé de tous les crimes. On ne sait qui est ton père , car ta mère étoit une P... Tu as tué ton frère , tu pillas les tombeaux des morts , tu es un adultère un * * , un impudent. Oh , tu ne t'en iras pas que je ne t'aie moulu de coups et cassé la tête avec cette tuile.

Jupiter. — Damis s'en va en riant ; l'autre le suit en l'accablant d'injures ; mais que ferons-nous ?

Mercuré. — Bon , ce n'est rien que cela. Souvenons-nous de la maxime d'un poète qui dit (1) : *On ne vous a point insulté , si vous*

(1) D'Ablancourt traduit ainsi cette maxime : *on n'a de mal que ce qu'on s'en fait.*

ne croyez pas l'être. Les insultes ne vous feront point de mal, si vous ne les prenez pas pour vous. D'ailleurs, il n'y a pas d'inconvéniens à ce qu'un petit nombre de philosophes pensent comme Damis. Nous aurons toujours pour nous le vulgaire, le peuple, et au moins les nations barbares, qui sont bien plus nombreuses que les Grecs.

Jupiter. — Oui ; mais, Mercure, nous pouvons dire de Damis ce que Darius (1) disoit de Zopyre : *J'aimerois mieux avoir ce brave homme pour défenseur et pour ami, que d'avoir mille Babyloniens à ma solde.*

(1) D'Ablancourt couronne toutes ses maladresses en supprimant cette application de Jupiter, qui est pleine de grace et de finesse. Encore un coup, il faudroit citer les trois quarts de cette traduction pour en faire connoître tous les défauts ; cependant ceux qui ne connoissent pas le texte, la lisent avec plaisir. C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de Lucien.

A. MORELLET.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

T A B L E
DES DIFFÉRENTES PIÈCES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

E SSAI SUR LA VIE D'HORACE, par M. Algarotti; par l'A. Arnaud.	Page 1
<i>Traduction de la première nuit de Young, précédée de quelques réflexions sur le caractère et les poésies de cet auteur; par M. de Bissi, de l'Académie française.</i>	32
<i>Eloge de Richardson, auteur des romans de Pamela, de Clarisse et de Grandisson; par Diderot.</i>	55
<i>Dissertation sur la peine prononcée contre les infracteurs de la paix publique profane, en Allemagne; par Gérard.</i>	85
<i>Du sublime et du naïf dans les Belles-Lettres. traduit de l'allemand de M. Moses; par l'A. Arnaud.</i>	104
<i>Dissertation sur la Philosophie des anciens Etrusques, d'après M. Lampredi, de l'académie de Cortone; par l'A. Arnaud.</i>	152
	<i>Ode</i>

<i>Ode sur la Vie humaine , traduite du hollandais de M. Guillaume van Haaren ; par le baron d'Holbach.</i>	169
<i>Dissertation sur le droit de défi ou de guerre en usage dans l'empire d'Allemagne ; par Gérard.</i>	175
<i>Nouvelle traduction du dialogue de Lucien , intitulé : Jupiter le Tragique , avec des réflexions sur la traduction de cet auteur par d'Ablancourt ; par M. A. Morellet.</i>	194
<i>Histoire des ours marins , par M. Steller , de l'académie des sciences de Pétersbourg ; extr. par M. Suard.</i>	243
<i>Réflexions de M. l'abbé Orsei , sur les drames en musique , traduites de l'italien ; par M. Suard.</i>	257
<i>Traduction manuscrite d'un livre sur l'ancienne musique chinoise ; par l'A. Arnaud.</i>	273
<i>Dar-thula ; poëme traduit de la langue erse en anglais , et de l'anglais en français ; par M. Suard.</i>	312
<i>Notice d'un Recueil de Lettres sur la Peinture , la Sculpture et l'Architecture , écrites par les plus grands-maîtres qui ont fleuri dans ces trois arts depuis le qua-</i>	
Tome II.	H h

<i>trième siècle jusqu'au dix-septième ; par l'A. Arnaud.</i>	337
<i>Réflexions sur la rime ; par M. Suard.</i>	409
<i>Le retour du Printemps, poëme traduit de l'italien ; Anonyme.</i>	416
<i>Lettre de M*** sur le tremblement de terre arrivé à Lisbonne en 1755.</i>	425
<i>Histoire des Loutres marines, par M. Steller ; extr. par M. Suard.</i>	454

FIN DE LA TABLE.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES OFFSET
DE L'IMPRIMERIE REDA S.A.,
A CHÊNE-BOURG (GENÈVE), SUISSE.
DÉCEMBRE 1969